

XYZ. La revue de la nouvelle

Petite fable

Dominique Blondeau



Number 54, Summer 1998

Retards

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4767ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Blondeau, D. (1998). Petite fable. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (54), 20–23.

Petite fable

Dominique Blondeau

Vers quoi, ce matin, court-elle ? Vers qui ? Elle ne voit rien et s'essouffle. Les gens qu'elle rencontre se détournent, la ville ne lui offre que des courbes et des lignes imparfaites. Elle se mêle à ce début d'automne, et tournoie. On dirait, pense-t-elle, qu'une chose se termine avant d'avoir commencé. Elle ne sait ce qu'elle veut vraiment dire. Des esquisses de la mémoire, sans précision et sans nom.

La ville la protège si peu, elle court de nouveau. S'éloignent les courbes et les lignes. Du ciel gris coule une pluie tiède qui crée l'image d'une robe légère, de fleurs assoiffées dans un bras replié. Un chapeau de paille orné de cerises. Pour elle, rien ne se passe ainsi, aucune image estivale ne la distrait. Un imperméable d'homme, trop grand trop long, sorti d'où, elle ne saurait le dire si on lui posait la question. En ce moment, l'image d'une robe légère la contrarierait.

En même temps qu'une eau tiède dégouline sur ses cheveux puis sur son visage, un vent câline ses joues, comme pour l'apaiser, lui demander d'arrêter sa course : il n'est plus temps, elle sera en retard. La fouettent les mots au point qu'un sanglot la suffoque. Elle ne sait d'où ils viennent, elle ne pourrait jurer de ce qui l'anime, elle répondrait que, depuis deux jours, rien n'est pareil.

Elle ne peut jurer..., va-t-elle se répéter, quand un homme et une femme se posent devant elle, tendent une main, et sourient. Elle sursaute et recule : la main risque de la blesser, le sourire de la tuer. La pluie tiède, le vent câlin lui suffisent. C'est ce qu'elle répond sèchement à l'homme et à la femme qui s'étonnent : ils veulent l'aider ou simplement la rassurer. Ils repartent.

Si on lui demandait pourquoi tant de compassion, d'impuissance, elle hausserait les épaules. Se mettrait de courir de nouveau, ce qu'elle fait pour ne pas crier.

Ses pieds frappent durement l'asphalte, rythment les battements précipités de son cœur. De longues flèches la transpercent, elle a si mal qu'elle se tasse, elle a peur d'être visée à mort. Son corps freine ses pas, elle en veut au monde entier d'interrompre sa course, le monde la retarde. Un homme et une femme conciliants, une eau tiède, un vent câlin, voilà l'ampleur du monde qui la dérange ! On pourrait avoir pitié d'elle si on savait vers quoi, vers qui, elle tend, sans y parvenir.

Elle s'assoit sur un banc. Des gens la regardent, la prennent pour une mendiante. Les cheveux mouillés, les traits tirés, l'imperméable trop grand trop long inventent l'image d'une femme torturée par quelque obstacle. Elle ne voit pas qu'il ne pleut plus, que la journée s'annonce presque chaude. Elle est là, immobile ; ne se demande pas ce qu'elle fait là. Le temps, sa durée annulent les heures précieuses quand tout va bien. Elle se lève, elle soupire, elle est si fatiguée. On craindrait de la casser si on la forçait à marcher posément. Courir, s'arrêter, courir, ralentir, s'arrêter, ces cadences détraquées ne font pas partie du bonheur.

Elle repart et se fait bousculer. Courir sert à peu, à user le corps ; la mémoire aussi se défile, se prête à l'amnésie. Le mot exagère, se dit-elle, mélancolique. Elle rejoint une avenue déserte, ses yeux clignent et s'affolent car la surprennent un couple et deux enfants, qui la saluent. Habillés de vêtements neufs et sombres, ils se rendent quelque part, à une cérémonie qui sort de l'ordinaire. Le signe de la tête qu'ils lui adressent est rempli de gravité. Les enfants baissent les yeux, se serrent l'un contre l'autre. On aimerait savoir ce qu'elle ressent, ses lèvres osent un semblant de sourire. Elle mentirait puisqu'un peu de paix la détend un court instant. On ne pourrait donner tort à sa méfiance, la paix venant des autres ne dure pas.

Une image paisible se dessine dans sa tête : celle du couple et des deux enfants marchant sur un chemin de campagne ;

soudain, l'image se brouille et s'altère à cause des habits neufs. Elle étouffe un cri et serre l'imperméable autour d'elle. Rapidement, elle repart, le front levé vers le ciel. Elle voudrait que des bras d'homme l'étouffent, un homme qui l'aimerait éperdument. Éperdu, éperdu, balbutie-t-elle. C'est cela qui la mine, ce désir éperdu de rejoindre et de ne pas y parvenir. Elle rencontre des gens qui vont par deux, par quatre, ils sont ensemble. Rien ne les accable. La tristesse de leur regard provient du début de l'automne, de l'eau tiède et du vent câlin. Quelque chose en eux réconforte, même les enfants qui ont baissé les yeux. C'est étrange, cette façon qu'elle a de se contredire. On voudrait la secouer, la réveiller, lui dire que ses mensonges contiennent tous les retards de sa vie. On aurait peur de la rendre folle, on la laisse dériver dans ses illusions.

Marchant le front levé vers le ciel, elle ne voit personne et conclut que c'est mieux ainsi. L'écho d'un rire moqueur l'étourdit, comme un coup de poing sur la nuque. Elle perd l'équilibre, s'accroche à un bras qu'elle distingue à peine, le repousse, et traverse l'avenue. Des arbres se tiennent debout, se balancent, n'ont jamais failli. Des larmes grasses coulent jusque dans son cou. Elle a trop chaud, elle a si mal. Elle a failli à tout et a fait semblant. Elle a failli parce qu'elle a toujours eu peur. Des joies simples, des gestes tendres, des mots salvateurs. Elle a failli sans savoir où aller. Vers qui. On voudrait qu'elle raconte le rire qui l'a fait trébucher, elle refuserait ; là encore, elle faillirait en affirmant n'importe quoi. On risquerait de la voir s'échapper, de la perdre de vue.

De ses doigts serrés, elle essuie rageusement ses larmes. Elle veut voir clair, le lieu n'est pas si loin ; des silhouettes au milieu des arbres sont déjà là. Ce qui va arriver..., se dit-elle, ce qui va arriver..., comme si courir devait l'amener ici, devant ce vieil homme, cette vieille femme qui, se tenant par le bras, mesurent leurs pas sur le trottoir. Un feutre noir, un manteau noir signent le nombre d'années qu'il leur reste à vivre. Ils ont l'allure chancelante d'enfants épuisés qui apprendraient à marcher. Se noue

ici la boucle de la vie, elle frémit. Le vieux et la vieille hésitent, elle est trop jeune pour eux qui ne sont presque plus. Leurs yeux délavés l'interrogent sauvagement, ils possèdent la force haineuse des dernières choses qui arrivent et qu'ils ne méritaient pas. Tous les trois s'affrontent, puis les épaules de la vieille s'affaissent, la tête du vieux s'incline. Comme les enfants, ils se serrent l'un contre l'autre. Ils disparaissent dans l'allée où les grands arbres veillent.

Elle les suit et passe derrière une grille large et haute. Là-bas, les silhouettes s'agitent lentement. L'une lance une fleur, l'autre une poignée de terre. Déjà, il y en a qui s'en vont, comme pour l'éviter. L'homme et la femme, le couple avec les deux enfants, le vieux et la vieille ne lui prêtent plus attention. Il y a les autres qui, curieusement, se demandent d'où elle vient. La cérémonie est finie. Enfin seule, elle tombe à genoux et sanglote.

On voudrait lui demander pourquoi elle est arrivée en retard à l'enterrement de l'homme qui s'est tué bêtement dans un voyage qu'ils devaient faire ensemble. Elle répondrait peut-être qu'elle avait été retenue par un instinct de vie plus fort que l'amour, et, surtout, que la mort. Ce qui ne serait pas vrai. Comme d'habitude, elle était arrivée en retard à l'aéroport. Elle avait vu l'avion décoller et s'était dit, désinvolte, qu'elle le reverrait plus tard. Ce n'est pas l'instinct de vie qui la fait sangloter sur la tombe de l'homme éternellement couché sous la terre, c'est le silence qui s'est établi entre elle et lui. D'une certaine manière, la mort qu'elle a défiée s'est vengée en le tuant lui, l'émissaire de ses retards.